

...et si nous retournions en Oranie !

III — TLEMCEN, CETTE AUTRE RICHESSE DE CHEZ NOUS

... Mais répondons d'abord à une lettre d'un ancien, en le priant de m'excuser de le faire de cette manière. Oui ami, c'était aussi notre désir, à nous Français de l'autre trottoir de la Méditerranée, de "*boire et manger à l'ombre des figuiers et des treilles, dans la paix*", ainsi que l'avait promis à son peuple le roi Salomon, en le maintenant dans la paix. Mais notre roi Salomon à nous avait une identité bien différente, et le racisme dont il était carapaçonné fit qu'il nous fallut abandonner notre terre. Je dis bien notre terre, parce que c'est nous qui l'avons façonnée. Certes, à l'heure présente, nous vivons en paix... mais dans quelle paix?... depuis que l'incommensurable bêtise humaine, l'appât des honneurs, le désir de paraître et la volupté de l'argent sont à la base du profond malaise de notre économie, on nous répète — les princes qui nous ont si bien gouvernés, et mieux encore ceux de l'heure actuelle —, en guise d'excuse et de consolation, que la crise dont nous souffrons est à l'échelle mondiale, ce qui est exact. Mais on ne nous dit pas que cette crise aurait eu moins, beaucoup moins d'effets nocifs si nous avions su garder les matières premières qui nous font tant défaut depuis la braderie de notre cher pays, sans compter ces autres produits et matières que nous pouvions encore découvrir au fur et à mesure de nos recherches dans le sous-sol saharien, et même plus proche : dans ce très vaste secteur qu'était notre Sud oranais, où abondent cuivre, fer, manganèse et autres minerais de grande valeur.

Alors, s'il en est qui fulminent et expriment des regrets, plus en ce début de 1983 qu'hier ou avant-hier, qu'ils battent leur coulpe. Avant d'approuver massivement les sinistres propositions de notre roi "Salomon", il fallait nous écouter, réfléchir et entendre les douloureux et terribles cris d'alarme poussés de l'autre côté de la mer et ce dès l'instant où ce "*monarque*" avait déjà, à plusieurs reprises depuis le 13 mai, retourné sa vareuse.

Nous étions le **fardeau**, combien pesant disait-on alors en maints lieux de l'Hexagone, qu'il fallait jeter par-dessus bord, pour connaître une ère nouvelle. Une ère de bonheur. En ce vieux et cher pays, on allait voir... ce qu'on allait voir. On a vu. On voit mieux encore en cette nouvelle année de direction socialiste à la française (!).

Venons-en à présent aux principaux termes de la missive de mon correspondant. «... Le combat pour la vie ici a été pénible pour beaucoup, et personnellement je ne suis pas prêt d'oublier que quelques jours seulement après notre installation dans un F4, comme on dit (nous étions six), certains de nos voisins et non des moindres sur le plan social, des ouvriers dits spécialisés en particulier, nous ont fait une telle publicité mensongère, que nous fûmes considérés, presque dans tout l'immeuble (à Maisons-Alfort pour préciser) **rétrogrades, esclavagistes...** Cette calomnie, répandue tous azimuts pendant notre drame, par une presse marxiste, même hélas ! chrétienne, avait porté ses fruits. A tel point que nous dûmes changer de domicile. C'était ça que les officiels clamaient et proclamaient, dans la presse et sur les ondes, **solidarité nationale**. Comme il est curieux, vingt ans après, d'entendre un refrain identique, de la part de ceux qui, eux aussi, avaient promis de "*coucher la France sur un lit de roses*" ! »

Des roses fanées après une mise en scène digne de l'Autre. Ouais ! Mais où donc est le changement ! dans le chambardement que nous subissons tous ! Tu l'as voulu Georges Dandin, alors, comme dirait Mohamed, *béla founok* !

"Boire et manger à l'ombre des figuiers et des treilles, dans la paix" est désormais pour un très grand nombre de nos compatriotes qui vivaient quand même mieux dans leurs villages, une image d'Épinal...

Cela dit, amis de Clermont-Ferrand, accompagnez-moi à l'occasion de ce nouveau retour dans notre cher pays, vous y serez en bonne compagnie, car tous nos lecteurs seront du déplacement. Ainsi vous oublierez quelque temps vos déconvenues et votre courroux si justifié, et vous n'aurez pas à regretter d'avoir refusé d'aller revoir... les tristes images de ceux qui sont revenus de là-bas plus que dèçus, aussi attristés sinon plus qu'hier...

La Perle du Maghreb ne pouvait qu'être un autre joyau de notre dynamique province, bourdonnante comme une ruche, féconde, ambitieuse. Notre bonne et chère cité d'Oran n'était-elle pas la "*Capitale économique de l'Algérie*" ! Ce n'est pas être chauvin que couvrir son berceau de fleurs, et je veux croire que le lecteur natif des autres régions de notre Algérie ne m'en tiendra nulle rigueur ; libre à lui, bien sûr, de décerner la palme et les lauriers au lieu où il a vu le

jour et où il aura grandi, œuvré, aimé et souffert. Je ne discuterai pas ses sentiments, puisqu'ils sont aussi les miens, les nôtres. Cela dit, reprenons notre bâton de pèlerin car la route à parcourir sera encore longue, tout en étant parfois chemin de croix, mais aussi un chemin d'air pur... Pardonne-moi, ami lecteur, de te faire croire que nous allons retourner vraiment chez nous, et mettons-nous sur l'aire de départ. En route donc, par-dessus notre grande bleue, la plus belle du globe, comme j'ai plaisir à le répéter, la plus intéressante par son passé historique, par-dessus les plaines verdoyantes les plus opulentes, les oueds tumultueux ou à sec aux galets scintillants, que le bleu de l'azur et l'or de notre soleil font miroiter comme des perles, par-dessus les djebels arborés ou plus ou moins dénudés, — les *anciens vestiaires* de la rébellion. En route en nous armant d'une certaine nostalgie et d'une sereine philosophie, d'un peu d'orgueil et de beaucoup de mépris à l'endroit de tous ceux, et ils sont nombreux, qui nous ont menti et abusés, privés à jamais des images accueillantes et attachantes qu'offraient Tlemcen et sa vaste ceinture colorée de toutes les teintes de la clarté du jour.

TLEMCEN ET SA RÉGION

Il y a plus d'un quart de siècle, le gouverneur général Roger Léonard présentait comme suit Tlemcen et sa région :

"La région de Tlemcen présente une unité géographique et historique qui lui donne une place de choix, non seulement dans le département d'Oran mais aussi en Algérie. Le touriste, séduit par la beauté des sites, se rappellera le calme de la mosquée de Sidi-Boumedine, la fraîcheur de la grande place sous les platanes séculaires, mais aussi le ronronnement des tracteurs dans les champs et le bruit des nouvelles machines de tissage. Ces deux aspects de l'Algérie, admirablement fondus à Tlemcen, témoignent de l'espérance dans les destinées de l'Algérie et de la France."

Cette présentation date du dernier printemps de paix chez nous, en 1954, presque à l'aube où se tramait la trahison de la Toussaint. Cette présentation en quelques lignes, nous allons essayer, avec nos lecteurs natifs de la cité et tous les amoureux de la région, de lui donner un aspect plus vivant, plus détaillé, de l'évoquer en détail, de revoir en un mot. Revoir au gré de ma fantaisie, de l'afflux de mes souvenirs, du fait de la présence sur ma table de travail de quelques extraits du passé qu'un ami, ancien enseignant à Rivoli et Misserghin, un nostalgique comme tant d'autres, a bien voulu m'adresser pour corser et agrémenter cette chronique. Au gré aussi de mon humeur, car la sérénité n'est pas toujours présente au rendez-vous de certains souvenirs.

Dernier printemps de paix ai-je dit précédemment, et cette pensée me fait évoquer Apollinaire, dont il y a trois ans on a célébré le centenaire de sa naissance. Au terme de ces trois années, à l'aube de ce printemps 1983, je viens de composer ce troisième chapitre concernant Tlemcen, et je me suis penché sur l'auteur dont on a dit "*qu'il a renouvelé l'idéal poétique et préparé les voies au surréalisme*".

Écoutons-le :

"Encore un printemps de passé
je songe à ce qu'il eut de tendre ;
Adieu saison qui finissez,
Vous nous reviendrez aussi tendre."



TLEMCEN : l'Hôpital civil

Hélas ! il en fut tout autrement après ce printemps de 1954, sauf l'espace d'un matin, celui de 1958. Mais avant de poursuivre, ouvrons ici une première parenthèse pour situer, à mon sens, le *surréalisme de notre roi Salomon, qui a exprimé sa pensée pure délivrée de tous les contrôles imposés par la raison et par les préjugés moraux et sociaux*, ainsi que le dit le Larousse classique, acquis à mon arrivée dans l'Hexagone en 1962, ouvrage trouvé chez un bouquiniste.

Il ne s'agissait pas d'un spécimen digne de Macchiavelli, mais d'un être qui a fait effort pour dépasser le réel, en puisant dans l'imaginaire et l'irrationnel : toute son attitude, ou plutôt ses différentes attitudes, depuis la célèbre conférence de presse de mai 1958, où il était prêt à assurer la direction de la République, jusqu'au jour où, enfin, il venait d'apprendre que le *fourbi d'Evian* était paraphé, toutes ses attitudes de *comédiant* en sont la plus illustre démonstration. Ainsi nous fûmes les victimes de la plus odieuse escroquerie de notre Histoire. Ouvrons à présent une seconde parenthèse, pour exprimer ma satisfaction, qui sera aussi celle de la plupart de nos lecteurs, à l'annonce que beaucoup de nos jeunes s'intéressent de plus en plus à l'histoire de leur pays, je veux dire par-là à celui qu'ont bâti leurs pères. En effet, j'ai appris qu'ils se présentent au siège de "L'Echo" pour obtenir des photocopies de chroniques antérieures, dans lesquelles il a été question du berceau familial. Dire que j'en suis heureux n'est rien, je voudrais trouver des termes plus absolus pour exprimer ma joie et féliciter leurs parents, pour redire encore à ces papas et ces mamans qui ont de plus en plus la nostalgie des horizons perdus, d'enseigner plus encore leur progéniture de ce qu'était l'Algérie à l'heure où papa y mettait les pieds. De cette Algérie édifiée par la suite au prix de tant d'efforts et de sacrifices, cette œuvre extraordinaire qu'ont su parfaire leurs parents. Bravo petits amis ! Et merci pour la joie que vous me procurez, alors que je suis au soir de la vie...

... Allons flâner autour de l'esplanade du Méchouar, à l'ombre des platanes séculaires, bruyants à certaines heures du long gazouillis et des *racontars* des oiseaux qui en ont fait leurs salon et refuge. Dans les vitrines d'un Ben Kalfat, car la tribu est étendue, faisons notre choix : tapis et carpettes multicolores, bijoux d'argent ciselés du burin et des mains des artisans dont Tlemcen regorge : bagues, broches, colliers, ceintures ; tentures qui font évoquer Timimoun, Aflou et des salons des "Mille et une nuits" ; bimboloterie, ce fouillis de pierres et de verroterie ornant la bijouterie ; babouches, tuniques, serouels, boutons, selles, couvre-chefs de laine bi ou tricolore, le tout brodé d'arabesques de teintes argentées, dorées, de broderies plus ou moins colorées ; brûle-parfums, gongs et menus mortiers cuivrés ; tables basses, étagères, appliques de modèles réduits en bois ou en cuivre, travaillées, ouvragées, ciselées manuellement ; portefeuilles, sacs à main ou en bandoulière, porte-monnaie ; poteries en provenance des douars situés le long de la vallée du Khemis, cette région extraordinaire d'une beauté sauvage, proche de la frontière d'avec le Maroc, poteries auxquelles il faut ajouter toute la gamme de la "dinanderie orientale, ces ustensiles de cuisine servant plus de décoration intérieure que pour aller au feu". Le choix est vraiment d'envergure, et je n'oublie pas les poufs en basane ou en cuir repoussé, garnis de broderies diverses, ni les sièges de bois sculptés et vernis d'une teinte uniforme, havane en général. Et si j'ai omis de citer d'autres objets de ce capharnaüm différent de tant d'autres, le lecteur voudra bien en allonger la liste. Mais pénétrons à l'intérieur de ce véritable bazar oriental qui aurait fait rêver Pierre Loti... Un homme jeune, bien mis couleur locale, au visage poupin, souriant, coiffé du fez traditionnel identique à celui que portent les intellectuels du cru, bourgeois, commerçants notables, gens de professions libérales, professeurs, étudiants de la Médersa... Cet homme souriant (il s'agit là d'une certaine époque) vous saluera avec déférence, s'enquiert de vos désirs, vous invite à prendre un siège et vous convie à partager le contenu de la théière posée sur une table de cuivre gravée, ciselée, amoureuxment façonnée par l'artisan tlemçani : le *naâna* si apprécié dans toute demeure musulmane, même sous la tente. C'était ça Tlemcen aux jours heureux, où l'on devinait chez ce commerçant fort honoré à la ronde, plus le Berbère que l'Arabe. De l'autre côté de la chaussée un autre décor va compléter la visite du bazar : les cafés maures peu identiques aux autres vus dans d'autres cités. Là, ils sont pour ainsi dire dans un cadre unique, accolés quasiment les uns aux autres, pittoresques, aux devantures uniformes dans les teintes, sobres dans le ton, aux terrasses ombragées et fleuries, où prime généralement une plante odorante, menthe ou basilic, ou encore lavande sauvage, et c'est le spectacle du farniente le plus absolu, domaine des fumeurs de *narguileh*, étrangers aux scènes et aux bruits de la rue, à l'écoute de la langoureuse musique andalouse d'un orchestre (ou d'un disque) s'exprimant à l'intérieur de l'établissement, le rêve enveloppant l'atmosphère plus ou moins consciente de tout un chacun, rêverie plus ou moins troublée, parfois, par une courte sonnerie de clairon des casernes toutes proches.

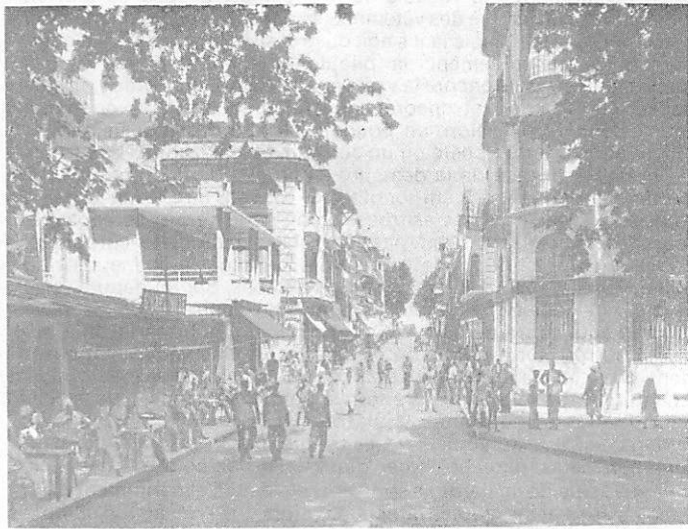
La rue de France — un symbole — est à proximité ; nous allons la parcourir car là aussi s'offrent de belles vitrines, mais d'un tout autre genre. Il y a là un Badach qui expose de riches tissus de provenance européenne, puis le Bazar parisien qui offre tout ce que peut contenir

dans sa diversité un bazar, puis un autre magasin où l'on expose ce qu'on désigne sous le vocable de *nouveautés*, un peu de tout en somme, dans la gamme des vêtements et parures, encore un autre du même genre le suit, mais là il s'agit du grossiste livreur, puis un commerçant en ameublement, la bijouterie Nonn, une des vieilles familles du lieu, puis encore la vaste épicerie Bensaïd, l'officine pharmaceutique Klinger, et encore un commerce d'articles orientaux pour aménager un salon, un boudoir, un lieu de recueillement et d'inspiration pour un poète ou un écrivain, et le bazar de Félix Charbit, presque en face de la demeure d'une grande figure de la cité, Nessim Benzaquen, qui eut longtemps, à divers titres, une certaine notoriété et les "caresses acerbes" d'une certaine presse engagée, pour des raisons qui n'ont pas leur place dans cette chronique. Citons encore, au début de cette artère, le magasin de meubles du chafai Moulesse Houli, frère ou cousin d'Abbès, qui fut député, puis sénateur de cette *trouaille* du charlatanisme d'une époque, baptisée communauté, sorte de centre... de *recasement* pour certains *godillots* et autres *compagnons* ou *camarades*, qui ne vécut, heureusement pour les finances de l'Etat, que l'époque d'un matin, mais renaquit hélas ! sous une autre forme, comme le phénix de ses cendres, pour dorer ou redorer le blason... et le compte en banque de certains *négriers* au verbe haut et sonore, par trop souvent grotesque, mais hélas, derechef !!! bénéfique à l'excès pour eux, rien que pour eux ! Que de milliards se sont ainsi envolés !!! et continuent dans le même sens et les mêmes directions ! alors que l'Hexagone compte plus de deux millions de... pointeurs au chômage !!!

Mais revenons à cette artère fort fréquentée, où existent encore un photographe et une autre bijouterie-horlogerie. Nous n'allons pas l'arpenter d'un bout à l'autre, jusqu'au boulevard National par exemple, ni parcourir les autres artères, aussi vivantes les unes que les autres, car nous en aurions pour de longues, longues minutes. Alors, nous allons faire du saute-mouton, depuis la rue de Bel-Abbès qui d'une part mène à la gare, de l'autre à la ruelle dite du Théâtre qui aboutit à la place de la Mairie et, de ce lieu, à la rue Haedo, l'artère la plus *pavoisée* en gandouras de tous genres, tentures aux couleurs agressives, tapis, carpettes, djellabas, soieries. "boumentels", l'ensemble en harmonie, sur le plan des teintes et couleurs, avec les affiches plus ou moins bariolées du cinéma Rex. Vagabondons encore et dirigeons nos pas vers la rue Eugène-Etienne, où la quincaillerie Abadie et Terpent fait bon ménage avec... "L'Art et Ménage" de Terpent et Abadie. A proximité, Vogue appelle ces dames et demoiselles à goûter à... l'art de la coiffure, image qui attirera toujours les regards de la gent masculine de bon goût. Dans cette même artère qui porte un grand nom que j'évoquerai plus tard, il y a de quoi se faire bien habiller chez Hassan, et se *refaire une beauté* chez René Cohen ; il y existe aussi un ou deux cabinets de dentiste, mais je ne dirai pas chez lequel, ainsi que le fait a été porté à ma connaissance, un gamin mordit durement le doigt de celui qui le soignait et prit la fuite en proférant une insulte. Et voici un atelier de tissage de foulards, exploitation qui est aussi une des caractéristiques de Tlemcen, puis la librairie Gutenberg, et même les P.F.G.... où il sied de s'y rendre ou de faire appel à leur service le plus tard possible. Mon imagination me porte jusque vers l'allée des Pins, pour y saluer le docteur Nahon, que je revois en juin 1940, quelque part en Champagne alors que Paris était déjà occupé par l'ennemi, sortant d'un modeste abri, titubant, sans doute ébranlé par l'onde de choc d'un terrible bombardement aérien du fait de l'aviation italienne. Je pense, s'il est encore de ce monde, ce que je souhaite, qu'il n'a pas oublié cet instant indestructible, ni cet autre instant où nous échangeâmes quelques mots, une franche poignée de main, accompagnée d'un sans-adieu... J'avais alors un bandeau sur le front, qui couvrait tout mon œil gauche et une partie de la joue.

C'est loin tout ça, et en même temps tellement près, du fait de notre exil, où l'on se penche davantage sur le passé, oui davantage que si nous étions chez nous. Amis connus et inconnus de Tlemcen, n'oubliez jamais de raconter à la jeunesse qui vous entoure ce qu'était la vie de là-bas, et si vous entendez dire qu'il faut à présent regarder en avant, retournez-vous et évoquez le passé, tout le passé, même la célèbre fête des Cerises et l'atmosphère joyeuse de cette manifestation. Non, ne faites rien pour arrêter vos pleurs, c'est parfois une nécessité de pleurer... Et maintenant, rassemblement pour aller déguster une démocratie *mahia* chez Ortola, au bistrot proche du Musée, ou bien place de la Mairie, au "Coquet Bart", chez Teboul, au besoin chez tous les deux, où la *kémia* est variée et abondante, et de là, puisque c'est tout proche, allons nous retrouver chez Deveza qui, pour ne pas faire mentir l'adage (jamais deux sans trois), nous offrira la *pénultima*, la sienne. Ensuite, pour bien arroser l'*arroz, le caldéro*, ou le gigot d'agneau de Sebdu, je veux dire par-là pour bien digérer, il possède une cave de qualité, où le produit de la treille de Mansoura, Lismara, Lavayssière, Bréa et autres breuvages du divin domaine de Bacchus ne demandent qu'à être savourés.

... Mais Tlemcen, ce n'était pas seulement... "des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches", tout ce que j'ai déjà pu dire dans ces pages, mais aussi la cité reine en Oranie et peut-être même unique dans l'Algérie, de l'artisanat sur une grande étendue, où il n'était pas rare, en musant à travers ruelles ou impasses, de découvrir tous les



TLEMCEM : Rue de France

métiers manuels. Il n'était pas rare non plus de constater qu'un grand nombre de magasins comprenaient aussi des ateliers. En effet, ici, pas de souk comme au Maroc ou en Tunisie, ni de bazar comme au Moyen-Orient. Le touriste découvre le travail de l'orfèvre, du brodeur, du ciseleur, du fabricant de tissus de soie ou de laine, du couvre-chef rappelant le *sombrero* mexicain ou chilien, de l'ébéniste, de certains instruments de musique, entre autres le luth, aussi le travail du sellier sur le plan du harnachement, celui également du bois comme le *guessa*, ce grand plat creux où l'on roule à la main la semoule pour en gonfler le grain qui devient le couscous.

Tlemcen, à cette époque où nous vivons, c'était aussi les professions de la distillerie, de la confiserie d'olives, la semoulerie, les filatures, les fabriques de textiles, la confection des couvertures et chaussures européennes, les boissons gazeuses à l'eau pure des sources, le tout sur une grande échelle, et aussi la coupe du liège des forêts de Zarifet et de Hafir, fort recherché par les grandes maisons de champagne. C'était aussi un certain M. Bensid, représentant officiel pour la région de Tlemcen du Comité d'Expansion Economique de l'Oranie, qui a beaucoup regretté, m'a-t-on dit, dès le premier hiver de l'indépendance, le départ massif des Français, à l'heure où le programme d'industrialisation et d'équipement de toute une région était à l'ordre du jour et en voie de développement depuis ce miroir aux

alouettes, cette portion du Plan-Plan-Ratapan!... de Constantine que l'Autre nous avait jeté à la face, pour nous faire oublier les fluctuations de son verbe quant au destin de l'Algérie.

Que de belles réalisations en attendait M. Bensid, en complément de l'œuvre grandiose déjà ancienne de la France, sur le plan de la scolarité, de l'enseignement supérieur, du domaine de la santé publique, de l'hygiène, du travail, en un mot de l'économie, compte tenu de ce que la cité était peu éloignée de la voie ferrée d'un Méditerranée-Niger, puisque le point de départ (et d'arrivée) était le port de Nemours en plein essor. Tlemcen, c'était aussi le vaste, moderne et magnifique hôpital qui surprenait tout étranger de passage et singulièrement ceux du Moyen-Orient. Sur le plan de l'enseignement général, c'était aussi l'ensemble scolaire qu'admirait l'appelé du contingent originaire de Mende, d'Aubenas ou de la... Quinta Puneta de sa région, et surtout le bidasse instituteur servant aux tirailleurs, un ensemble que l'on attend encore en bien des centres ou cités de l'Hexagone. C'était aussi la Maison des Jeunes et de la Culture de Sidi-Chaker, la bienvenue de la jeunesse tlemçani, qui lui permettait de connaître un nouvel enrichissement de l'esprit, du cœur, de la bienséance. A cet égard, je pense au poète de la Pléiade :

*"France, mère des arts, des armes et des lois,
Tu m'as nourri longtemps du lait de ta mamelle*

France, France, réponds à ma triste querelle!"

France! Terre d'accueil depuis vingt ans...

Terre d'asiles. Oui, d'asiles. Au pluriel. Dans tout le sens du mot. En ces temps de disgrâce, c'est de plus en plus beau, et grand, et généreux la France!

François RIOLAND.

(A suivre.)

A PROPOS DES "PALMES DE PLATINE" DE LA PRÉVENTION ROUTIÈRE AU TABLEAU D'HONNEUR: ERNEST GARCIA (79 ANS) D'ORAN 62 ANS DE CONDUITE SANS ACCIDENT

Il est mon aîné de quelques mois à peine, et nous sommes des amis d'enfance depuis les jours sombres de la Grande Guerre (14-18). Il habitait au début du boulevard Oudinot, entre la place de la Perle et celle de la République, au-dessus de la boulangerie faisant face à l'entrée principale de la Préfecture; j'étais de l'autre côté, boulevard Malakoff, face au Trésor. Enfants, adolescents, adultes, nous nous sommes retrouvés sous le soleil de la Côte d'Azur. Plus de 62 ans de conduite sans accident, a-t-on pu lire dans le quotidien de cette région, et c'est exact. D'abord sur camion Chenard et Walker à pneus cloutés modèle 1914, ensuite sur traction Citroën, puis chauffeur de taxi et encore sur camion Latil. Alors, c'était la découverte de la province, vers l'Est, particulièrement au retour d'une conduite de nuit, d'Oran à Trézel, sur les Hautes-Plaines, puis vers l'Ouest jusqu'à Tlemcen et Marnia, parfois au-delà, pour Bel-Abbès; puis encore vers Mascara et Saïda, pour finir, du moins lorsque nous étions encore chez nous, au service d'un autre ami, le sénateur Etienne Gay, de la maison des vins Gay Frères à Gambetta, replié dans le Var, qu'en passant je salue très cordialement.

L'ami Ernesto, depuis l'exil, a continué de "rouler", ici à Cannes et souvent à destination de la province d'Alicante, en Espagne où, avec des Pieds-Noirs fixés sur le sol ibérique, il se livre de temps à autre au plaisir de la pêche, et quelle pêche! de la même manière qu'entre les îles Habibas et la Pointe de l'Aiguille. Combien de milliers de kilomètres a-t-il pu parcourir depuis l'époque du premier volant? 500 000, 700 000, un million? Beaucoup plus sans doute, puisque au cours de l'an qui vient de finir, le compteur de sa voiture marque plus de 8 000 kilomètres. Que de fois l'ai-je rencontré sur les routes de notre chère Oranie! D'Oran à Slissen, après Bel-Abbès, d'Oran à Montgolfier et de là à Ain-Témouchent, par des chemins extraordinaires dont les cadres, très variés, étaient la forêt, les djebels nus, les champs céréaliers, les domaines de Bacchus ou de Pomone! Le hasard a fait que lui aussi a planté sa gaitoune sur la Côte d'Azur, "parce que c'est la région dont le climat se rapproche le plus de celui de Chez Nous, avec la mer en plus". Cette mer que regrettent chaque jour davantage ceux de nos compatriotes qui ont été dans l'obligation d'aller vivre ailleurs, dans cet égoïste Hexagone. J'ai connu sa famille, notamment son père qui travaillait dans les ateliers de l'imprimerie Fouque, rue Thuillier, tout près de la rue Philippe, de la rue Charles-Quint et de la place Kléber, ce poumon des enfants de la Marine, longtemps fidèles à leur berceau. Un berceau qui, entre nous, a disparu pour ainsi dire intégralement, car depuis la place de la République jusqu'à la Pêcherie, il n'est plus un seul immeuble debout. Après les ruines romaines du Centre et de l'Est, l'Algérie compte aujourd'hui, sur le plan d'un certain tourisme, les ruines françaises de l'Ouest oranais.

Bonne année ami Ernesto, et longtemps, longtemps encore au volant! Dans l'attente que la Prévention routière t'inscrive sur ses contrôles et t'offre les "Palme de platine", que nous fêterons ensemble — si *Dios quiere!* — autour d'un caldero arrosé, bien sûr, de vins Gay...

O souvenirs! chers, très chers souvenirs!

Ernest Garcia est un humble, un "petit": j'avais le devoir de lui rendre hommage.

François RIOLAND.



TLEMCEM : Monument du 2^e Chasseurs,
Caisse d'Epargne et Médersa